



MAISON OU EST NÉ MANDRIN

(D'après la photographie de M. Maire)

A Saint-Étienne-de-Saint-Géoirs (Isère).

— Oui, capitaine.

— C'est là ; nous sommes arrivés à l'ermitage.

Deux minutes plus tard, ils se trouvaient auprès d'une petite maison de bois à laquelle attenait une chapelle.

Une faible lumière brillait à la fenêtre de ce dernier bâtiment, c'était celle d'un cierge allumé par le solitaire pour sonner l'angélus.

Ils frappèrent à la porte.

XXIX

A L'ERMITAGE DE LA GRAND'-COMBE

L'ermite fut quelque temps avant de les entendre, et lorsqu'il leur ouvrit :

— Vous n'aviez qu'à pousser la porte, mes frères, dit-il. La porte d'un ermite n'a ni verrous ni clefs.

C'était un religieux au froc roux. Il était vieux, maigre et pâle ; une grande barbe blanche tombait sur sa poitrine.

— Mon père, répondit Mandrin, nous sommes deux malheureux épuisés de fatigue et de besoin.

L'ermite éleva la torche qu'il tenait, en promena la lumière à droite et à gauche :

— Voici mon gîte, dit-il ; pour vous comme pour moi, il y a un lit de feuilles et de mousse. Je n'ai pas de pain, mais j'ai des châtaignes cuites et de la venaison.

— Mon père, que Dieu vous récompense ! dit Mandrin.

Le vieillard s'empressa de les servir. Les meubles étaient d'une simplicité grossière, et fabriqués par quelque bûcheron adroit de ses mains. Ils se composaient d'un coffre, d'une table et de quatre chaises de chêne, dont les diverses parties étaient réunies et fixées par des chevilles et dont la surface n'avait pas été rabotée. La hache et la scie étaient les seuls outils qui eussent concouru à leur fabrication.

Quant au couvert, il était plus simple encore ; il eût semblé mesquin à un sauvage de l'Océanie.

L'ermite plaça sur la table, vis-à-vis chacun de ses hôtes, une

planchette destinée à servir d'assiette; au milieu de la table, une écuelle de bois qui tenait lieu de verre, une cruche de grès pleine d'eau.

Il servit ensuite un petit baquet rempli de châtaignes bouillies et sur une planche un cuissot de chevreuil ou de chamois cuit à point, à peine entamé et fort appétissant.

Quant aux cuillers et aux fourchettes, néant. Le religieux se borna à dire :

— Mes frères ont sans doute leurs couteaux?

Justement ils n'en avaient pas; on n'en laissait pas aux prisonniers.

— Non, mon père, répondit Mandrin.

L'ermite en fut visiblement étonné : ses hôtes n'avaient point l'air misérable. Ils portaient des vestes de drap et de solides chaussures de cuir, ce qui n'était pas très commun. Comment n'avaient-ils pas cet instrument de première nécessité pour un montagnard?

— Je vais vous prêter mon couteau, dit-il.

Et il fut chercher la moitié d'un sabre, un énorme coutelas qui pouvait servir à couper le bois aussi bien que la viande

Cependant les voyageurs paraissaient tellement affamés et éreintés que ce bon ermite en eut pitié.

— L'eau, leur dit-il, en empruntant sans les avoir le premier vers des odes du poète Pindare, — l'eau est une excellente chose. Elle contribue à notre santé mieux que le vin et, sans troubler l'esprit, facilite notre digestion. Cependant Dieu a permis l'usage du vin et il a enseigné à Noé la culture de la vigne, afin que ce digne patriarche pût supporter plus facilement les grands brouillards qui succédèrent au déluge et se remit le cœur du triste spectacle qu'il avait eu pendant si longtemps.

« Mes frères, je ne bois de vin que lorsqu'il fait du brouillard, ou que j'apprends quelque grande catastrophe, mais je vais vous en chercher une cruche.

— Soyez béni de Dieu, mon père, s'écria Mandrin à cette bonne nouvelle.

Le digne vieillard sortit et reparut bientôt avec une cruche aux larges flancs et un charmant flacon qui, dit-il, était un cadeau des bons pères chartreux.

Nous vous laissons à penser la joie des deux fugitifs.

Il faut croire qu'aux âmes bien nées il est doux de voir les reflets d'une joie sincère sur deux honnêtes visages.

A la vue de la gaieté soudaine qui rayonna des yeux de Mandrin et de Fleuret, le bon religieux éprouva un second attendrissement.

— Je n'ai pas de pain, dit-il, mais j'ai quelques gâteaux secs, et pour votre dessert du fromage, des noix, des figues et des pruneaux.

— O mon père ! fit Mandrin, vous nous comblez.

Puis reposant l'écuelle qu'il venait de vider.

— C'est bien, dit-il, du vin de l'Ermitage.

Il ne pouvait en faire un plus bel éloge.

Après un excellent repas, les voyageurs demandèrent la permission de se reposer et s'étendirent sur le lit de mousse. Très bon coucher lorsqu'il est entretenu avec soin.

Ils s'endormirent aussitôt et ne furent réveillés que par la clochette qui sonnait l'angelus de midi.

Le vieillard reparut quelques instants après. Il avait eu tout le temps de réfléchir au sujet de ses hôtes. Leur voyage pendant la nuit, leur apparition dans un endroit aussi écarté de toutes relations que la Grand'Combe, devaient lui sembler fort singuliers.

— Serais-je indiscret, mes frères, leur dit-il, en vous demandant comment, en cette saison, vous voyagez dans cette contrée ?

Mandrin avait déjà réfléchi à la réponse qu'il devrait faire à cette inévitable question.

— Mon père, répondit-il, un homme de votre âge et de votre caractère m'inspire assez de confiance pour que je n'hésite pas à m'ouvrir à vous.

« Nous fuyons Grenoble... et la maréchaussée serait déjà à nos trousses si pour fuir nous avions attendu le jour.

En l'entendant parler ainsi Fleuret ne put dissimuler son étonnement mêlé d'effroi.

— Ne crains rien, mon ami, reprit Mandrin en s'adressant à son lieutenant, et permets que je continue.

« Je suis, mon père, le baron de Roquairol. Les commis de la ferme ont amené à la prison de Grenoble un contrebandier de ma connaissance et dont vous devez avoir entendu parler, le célèbre Mandrin.

— En effet, dit l'ermite.

— J'ai voulu venir en aide à ce brave garçon. Vous savez ce que sont les contrebandiers et vous vivez comme moi au milieu d'eux.

— Si je les connais, exclama l'ermite. Je suis l'ami de ces pauvres gens et j'en ai recueilli, caché et soigné plus d'une fois.

— Je me suis compromis, ainsi que mon intendant, pour ce Mandrin et à cette heure je vais être cité à Roquairol à comparaître devant le Parlement.

« Voilà pourquoi pour me rendre chez moi j'ai pris ce long détour.

— Quand pensez-vous vous remettre en route, monsieur le baron ?

— Demain, mon père, si toutefois vous voulez bien nous accorder l'hospitalité jusque-là.

— Comment donc ! Je suis trop heureux de votre visite, car il m'arrive rarement de jouir de la compagnie de gens comme il faut. Mes amis les faux-saulniers sont des brutes et si vous n'étiez pressé de retourner à Roquairol je vous prierais de m'accorder un jour de plus. C'est demain grande fête : la Toussaint. Beaucoup de paysans viendront demain me demander des prières. Ils ne me donnent pas d'argent ; ils me payent en provisions de bouche et nous aurons de quoi faire chère lie. Les femmes viennent sur des ânes avec de grands paniers. Il en est d'assez jolies. On boira ici toute la journée. Restez donc ; vous vous amuserez.

— Parbleu ! vous me tentez, fit le baron.

— Vous prendrez dès ce soir le nom de maître Pierre. Ne craignez point ma pauvreté, elle est plus apparente que réelle et vous ne manquerez de rien. Voyons, c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Accepté, fit Mandrin en tendant la main au bon vieillard.

Celui-ci lui répondit par une pression dont l'énergie l'étonna.

— Oh ! oh ! fit-il, pour un homme de votre âge, vous conservez une singulière vigueur.

— Quel âge me donnez-vous ? fit le religieux.

— Mais de soixante-dix à soixante-quinze ans, répondit le baron.

Alors redressant sa haute taille et repoussant le capuchon de son froc, comme Sixte-Quint au moment où proclamé pape il rejeta ses béquilles :

— Regardez-moi bien, dit-il.

— En effet, fit le baron surpris.

L'œil de l'ermite étincelait ; un rire joyeux entr'ouvrant ses lèvres découvrit une rangée de dents blanches.

Il rajeunissait de vingt ans.

— Quant à ceci, ajouta-t-il en secouant sa longue barbe blanche qui l'eût fait prendre pour un contemporain de Mathusalem, — cette neige, monsieur le baron, n'est pas éternelle comme celle des Alpes.

— A merveille ! s'écria le sire de Roquairol, qui à la vue de cette transformation éprouva un léger remords d'avoir eu moins de franchise et de n'avoir pas dit tout carrément à ce bon diable de saint : — Je suis Louis Mandrin !...

— Je me félicite, reprit-il, d'avoir fait la connaissance d'un aussi galant homme et je désire pouvoir un jour lui marquer toute ma reconnaissance pour son gracieux accueil.

L'ermite ne s'en tint pas là.

Comme tous les solitaires dont un long jeûne de paroles a aiguisé l'appétit ou le besoin de conversation, il entra dans de nouvelles confidences.

— En religion, dit-il, je m'appelle frère Pacôme, mais dans le monde autrefois je portais le nom de chevalier de Mont-Joly. J'ai pris de bonne heure du service dans l'armée du duc de Savoie et, sans un duel malheureux pour une dame de la cour, j'y aurais fait mon chemin. Obligé de rentrer en France, désespéré d'amour et de fortune, je me réfugiai dans un couvent. Mais je manquais de vocation. Un ordre militaire et les aventures chez les infidèles m'auraient fort convenu ; mais la clôture dans un monastère dont le jardinier était le seul être humain qui possédât une femme... et quelle femme!... ne pouvait me satisfaire longtemps. J'eus en vain recours à la prière, au jeûne et à toutes les austérités. Je crois que, si la Vierge Marie était descendue au couvent, j'aurais entrepris de lui faire la cour... Ma santé physique dépérissait sans profit pour ma santé morale. Le révérend prieur s'en aperçut et un jour, ayant appris la mort de l'ermite de la Grand'Combe, il me proposa de le remplacer.

« J'acceptai avec enthousiasme. Le grand air, la liberté de circulation, même dans le pays le plus sauvage, me semblaient des biens incomparables. Le prieur me fit du pays une description peu flattée.

Trois mois de saison brûlante, trois mois environ de temps variable et six mois d'hiver rigoureux. Le désert; aucune autre ressource que la charité des paysans très pauvres, de villages éloignés. Pour consolation, le devoir d'être utile aux voyageurs perdus ou en danger dans le désert alpin.

« Mais loin de me décourager, ce tableau ne fit qu'enflammer mon imagination. Exposer mes jours pour sauver ceux de mes semblables me semblait une mission d'envie. Les privations ne m'effrayaient point. Quant à l'horreur des hivers dans les Alpes, j'en connaissais tous les aspects grandioses. Enfin par-dessus tout, — ce dont je ne parlai pas, — j'entrevois la liberté!... L'ermitage de la Grand'Combe me parut la terre promise, et je partis.

« C'était au commencement du printemps. Le régime claustral avait courbé ma taille, creusé mes joues et mes yeux, jauni mon front... Je n'eus pas de peine à paraître plus vieux que mon âge. Mon air de tristesse pouvait être pris pour le recueillement de la dévotion... Bref je fis bon effet sur tous ceux qui me visitèrent durant les premiers jours.

« Tous les villages des environs voulurent voir le nouvel ermite.

« Cefut un pèlerinage fort curieux pour moi et fort productif. Les provisions de toute nature abondèrent à l'ermitage, et je pus y donner une large hospitalité.

« En somme, je n'ai jamais manqué ni de farine, ni de vin, ni d'eau-de-vie, ni de gibier, de fruits et de légumes. En revanche, je fais ce que je puis pour mes fidèles; mes connaissances en botanique me permettent de les soulager dans bien des maladies. Je raccommode leurs horloges et je les héberge de mon mieux. On donne ici à souper et à coucher, et même je me montre plus libéral qu'à la Grande-Chartreuse, où l'on refuse de recevoir les femmes. Comment peut-on refuser de partager son gîte avec une jeune bergère?... Non seulement je les édifie avec du latin, mais je les humanise avec les liqueurs jaunes ou vertes des moines de Saint-Benoît, et il en est plus d'une qui, en sortant de l'ermitage, n'aurait pas le droit de jeter des pierres à Madeleine.

— A merveille ! fit le sire de Roquairol, et je comprends la vie d'un solitaire en si joyeuse société.

— Mais attendez !... reprit le père Pacôme. Ce bonheur me fit

des envieux. Instruits par le tribunal de la pénitence des brebis que j'avais détournées du troupeau, des curés me dénoncèrent à monseigneur l'évêque. Je perdis un certain nombre de fidèles, j'eus à subir des remontrances. Aussi je devins prudent et je ne suis plus qu'un saint anachorète pour tous ceux ou celles qui n'ont pas gagné ma confiance ou dont la mine me paraît suspecte.

— Nous avons donc eu, mon ami et moi, le bonheur de vous être sympathiques ? demanda Mandrin.

— Un gentilhomme qui veut du bien aux contrebandiers, répondit le moine, ne peut vouloir du mal à un pauvre diable d'ermitte qui se fournit de sel chez ses amis.

— Touchez là, monsieur de Mont-Joly, s'écria Mandrin entendant la main au moine. Le baron de Roquairol est désormais tout à vous.

Cette déclaration d'amitié fut confirmée et arrosée amplement au souper qui suivit.

Le père Pacôme était devenu par nécessité un assez bon cuisinier. Après de belles tranches de jambon lavé au vin blanc et passé au beurre, il servit un plat de morilles à l'italienne que les deux voyageurs trouvèrent délicieux.

Le solitaire était habile à la préparation de toutes les conserves, de même qu'il excellait à faire la pâtisserie.

Dans la prévision de l'affluence des fidèles que la fête de la Toussaint devait amener à la Grand'Combe, Pacôme employa une partie de la soirée à la confection de pâtés et gâteaux.

Le lendemain en effet, de neuf à dix heures du matin, une vingtaine de fidèles des deux sexes, munis chacun d'un cadeau pour le pauvre moine, se pressèrent dans la chapelle trop étroite pour les contenir.

Pour cette circonstance, Mandrin avait revêtu un vieux froc du père Pacôme et servait la messe. Il connaissait la liturgie. Étant enfant, à Saint-Géoirs il avait été enfant de chœur.

Le costume monacal lui allait à merveille, et il eut un véritable succès auprès de ses naïfs spectateurs.

Cabrillac, du bourg de Saint-Laurent, qui avait été marguillier, admira la noblesse de ses attitudes et la grâce avec laquelle il présentait les burettes. Sa fille Anise, blondine de dix-huit ans, soupira : Quel beau moine ! Au moment où Pacôme d'un air pâmé rou-

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.